

RÉCITAL DE POÉSIE

LA RHÉTORIQUE DES DIEUX

Sonnet des soleils

Un jour mon beau soleil mirait sa tresse blonde,
 Aux rais du grand Soleil qui n'a point de pareil :
 Le grand Soleil aussi mirait son teint vermeil,
 Au rai de mon Soleil que nul rai ne seconde :

Mon Soleil au Soleil était Soleil et onde :
 Le grand Soleil était son onde et son Soleil :
 Le Soleil se disait le Soleil non pareil :
 Mon Soleil se disait le seul Soleil du monde :

Soleils ardents, laissez ces bruits contentieux
 L'un est Soleil en terre et l'autre luit aux Cieux ;
 L'un est Soleil des corps, l'autre Soleil de l'âme :

Mais si vous débattiez, Soleils, qui de vous deux,
 Est Soleil plus luisant et plus puissant de feux,
 Soleil, tes jours sont nuits comparés à Ma Dame.

ABRAHAM DE VERMEIL, 1600

Orphée aux dieux des enfers (extraits)

Monarque redouté qui règues sur les Ombres,
 Je ne suis pas venu dessus ces rives sombres
 Pour enlever ton Sceptre et me faire Empereur
 De ces lieux pleins d'horreur.

En mon pieux dessein je n'ai point d'autres armes
 Que les gémissements, les soupirs et les larmes,
 Avec tous les ennuis dont peut être chargé
 Un Amant affligé.

Aussi je ne descends dans ce grand précipice
 Que pour te demander ma fidèle Eurydice
 Que la Parque ravit à mes chastes amours,
 En la fleur de ses jours.

Cette jeune Beauté par les vertes campagnes,
S'égayait en courant avec ses Compagnes,
Lorsqu'elle rencontra l'Auteur de son trépas
Caché dessous ses pas.

Un serpent plus cruel que ceux de tes Furies,
Qui mêlait son émail à celui des prairies,
D'un trait envenimé la mit dans le cercueil,
Et moi dans ce grand deuil.

Depuis cette cruelle et fatale aventure,
J'ai toujours de mes pleurs mouillé sa sépulture,
Sans pouvoir faire trêve avec mes ennuis
Ni les jours ni les nuits.

Amour importuné de mes plaintes funèbres
M'éclairant de sa flamme à travers des ténèbres,
Par ton secret avis m'a fait venir ici
Te conter mon souci.

Rends-moi mon Eurydice, et fais qu'à ma prière
Elle revoie encore une fois la lumière,
Faisant ressusciter par ses embrassements,
Tous mes contentements.

Sans cesse les humains en tes Etats descendent ;
Par cent chemins divers à toute heure ils s'y rendent,
Et nul homme vivant quoiqu'il puisse inventer,
Ne s'en peut exempter.

Quand nous aurons ensemble accompli les années
Que nous aura marquées la loi des Destinées,
Nous viendrons pour jamais en cet obscur séjour
Demeurer à ta Cour.

Laisse-moi donc là-haut ramener cette belle,
Ou permets qu'ici-bas je demeure avec elle ;
J'aurai peu de regret au bien de la clarté
Près de cette Beauté.

Les grâces d'Eurydice à mes yeux exposées,
Me tiendront toujours lieu des doux champs Elysées :
Et pour moi, son absence a des feux et des fers
Pires que les Enfers ».

TRISTAN L'HERMITE (extrait de son poème *Orphée*), 1641

Le paon se plaignant à Junon

Le paon se plaignait à Junon.
 Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison
 Que je me plains, que je murmure :
 Le chant dont vous m'avez fait don
 Déplaît à toute la nature ;
 Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
 Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
 Est lui seul l'honneur du printemps.
 Junon répondit en colère :
 Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,
 Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
 Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
 Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies ;
 Qui te panades, qui déploies
 Une si riche queue et qui semble à nos yeux
 La boutique d'un lapidaire ?
 Est-il quelque oiseau sous les cieux
 Plus que toi capable de plaire ?
 Tout animal n'a pas toutes propriétés.
 Nous vous avons donné diverses qualités :
 Les uns ont la grandeur et la force en partage ;

Le faucon est léger, l'aigle plein de courage,
 Le corbeau sert pour le présage ;
 La corneille avertit des malheurs à venir ;
 Tous sont contents de leur ramage.
 Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir
 Je t'ôterai ton plumage.

JEAN DE LA FONTAINE, 1668

La vie est un songe

Tout n'est plein ici-bas que de vaine apparence,
 Ce qu'on donne à sagesse est conduit par le sort,
 L'on monte et l'on descend avec pareil effort,
 Sans jamais rencontrer l'état de consistance.

Que veiller et dormir ont peu de différence!
 Grand maître en l'art d'aimer, tu te trompes bien fort
 En nommant le sommeil l'image de la mort,
 La vie et le sommeil ont plus de ressemblance.

Comme on rêve en son lit, rêver en la maison,
 Espérer sans succès, et craindre sans raison,
 Passer et repasser d'une à une autre envie,

Travailler avec peine et travailler sans fruit,
 Le dirai-je, mortels, qu'est-ce que cette vie ?
 C'est un songe qui dure un peu plus qu'une nuit.

JACQUES DES BARREAUX, 1658

Sonnet de la mer

Et la mer et l'amour ont l'amer pour partage,
 Et la mer est amère, et l'amour est amer,
 L'on s'abîme en l'amour aussi bien qu'en la mer,
 Car la mer et l'amour ne sont point sans orage.

Celui qui craint les eaux qu'il demeure au rivage,
 Celui qui craint les maux qu'on souffre pour aimer,
 Qu'il ne se laisse pas à l'amour enflammer,
 Et tous deux ils seront sans hasard de naufrage.

La mère de l'amour eut la mer pour berceau,
 Le feu sort de l'amour, sa mère sort de l'eau,
 Mais l'eau contre ce feu ne peut fournir des armes.

Si l'eau pouvait éteindre un brasier amoureux,
 Ton amour qui me brûle est si fort douloureux,
 Que j'eusse éteint son feu de la mer de mes larmes.

PIERRE DE MARBEUF, 1628

La fontaine de Vaucluse

Mille, et mille bouillons, l'un sur l'autre poussés,
 Tombent en tournoyant, au fond de la vallée;
 Et l'on ne peut trop voir sa beauté signalée
 Des torrents éternels, par les nymphes versés.

Mille, et mille surgeons, et fiers, et courroucés,
 Font voir de la colère à leur beauté mêlée;
 Ils s'élancent en l'air, de leur source gelée.
 Et retombent après, l'un sur l'autre entassés.

Ici l'eau paraît verte, ici grosse d'écume,
Elle imite la neige, ou le cygne en sa plume;
Ici comme le ciel, elle est toute d'azur;

Ici le vert, le blanc, et le bleu se confondent;
Ici les bois sont peints dans un cristal si pur;
Ici l'onde murmure, et les rochers répondent.

GEORGES DE SCUDÉRY, 1649

